Ami du Clergé du 16 septembre 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Michel. — **I. Protecteur de l'Eglise, 433. — II. Protecteur de la France, 434. — III. Nos devoirs envers lui comme catholiques et comme Français, 436.**
Le mot du Pasteur. — **XLVII.** ***19e Dim. après la Pentecôte :*** **L'Eucharistie** ***(suite) :*** **les miracles qu'elle suppose et qu'elle produit, 437. — XLVIII.** ***20e Dimanche :*** **L'Eucharistie** ***(suite) :*** **les mystères qu'elle reproduit, 438.**
Les Saints Patrons. — ***S. Maurice, Patron des militaires :*** **Les leçons qu'il leur donne, 440. —** ***S. Côme et S. Damien, Patrons des médecins :*** **« Je le pansai, Dieu le guérit, » 441. —** ***Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, Patronne des Missions et missionnaires catholiques :*** **Son ardente charité pour les Missions et les missionnaires, 443.**
Triduum à des Congréganistes sur la vie chrétienne. ***Plans d'instructions.*** **— I. Ce qu'est la vie chrétienne, 445. — II. Le grand précepte de la vie chrétienne, 445. — III. Vie chrétienne, devoir d'apostolat, 445.**
Allocutions pour des funérailles. — ***Pour celles d'un curé doyen :*** **Préparation et exercice de l'apostolat, 446.**

POUR LA FETE DE S. MICHEL

I

PROTECTEUR DE L'ÉGLISE

Michael archangele, veni in adjutorium populo Dei.
S. Michel archange, venez au secours du peuple de Dieu.

Mes frères,

L'Eglise ne date pas de Jésus-Christ ; nous l'appelons « catholique » parce qu'elle s'étend à tous les temps et à tous les lieux. A tous les temps : donc aux siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ aussi bien qu'à ceux qui l'ont suivie. Au cours des millénaires qui précédèrent cette venue, aussi bien qu'aujourd'hui, il n'y avait pour les hommes de salut qu'en J.-C. Ils étaient alors sauvés par la foi en J.-C. qui devait venir, comme nous le sommes par la foi en J.-C. qui est venu, et eux comme nous, en vertu de ses mérites.

Or, m. f., avant comme après J.-C., cette Eglise a eu pour protecteur S. Michel, comme le montrent ses fréquentes interventions sous l'Ancienne Loi, et sous la Loi nouvelle ses glorieuses apparitions en Orient et en Occident.

I

Les Pères voient à tout instant sous l'Ancienne Loi l'intervention de S. Michel. D'après eux, c'est lui qui arrête le bras d'Abraham levé pour immoler Isaac, c'est lui qui toute une nuit lutte avec Jacob et lui décerne le nom d'Israël, c'est lui enfin qui, sous les traits d'un guerrier au glaive étincelant, précède les Macchabées, combat avec eux et les aide à remporter la victoire.

Les Hébreux avaient une telle vénération pour Moïse qui les avait tirés d'Egypte, leur avait fait passer la mer Rouge et les avait conduits aux confins de la Terre promise, que par reconnaissance ils auraient pu être tentés de l'adorer après sa mort. Du moins le démon l'espérait et s'apprêtait à les y pousser. Mais S. Michel est là, remarque l'apôtre S. Jude. A peine le législateur des Hébreux a-t-il expiré qu'un combat s'engage entre l'archange et le démon. « Que Dieu t'impose sa loi ! » s'écrie S. Michel, et vainqueur une fois de plus de Satan, il emporte le corps de Moïse et le dépose en un tombeau connu de Dieu seul. Grâce à S. Michel, il ne sera pas une occasion d'idolâtrie pour le peuple choisi.

Bien des siècles plus tard, les Juifs sont emmenés captifs chez les Perses et les Mèdes, jusque sur les bords du Tigre. Trois semaines durant, le prophète Daniel, qui est du nombre des captifs, jeûne et prie pour demander la libération de son peuple. C'est alors que lui apparaît l'archange Gabriel : « J'ai, dit-il, présenté à Dieu tes prières et tes larmes. J'ai joint mes propres prières aux tiennes, mais je l'aurais fait inutilement si Michel notre chef n'était venu à mon aide et n'avait plaidé ta cause avec moi. Patience, ce prince de la milice céleste renversera les tyrans d'Israël et donnera au peuple de Dieu une paix et une gloire sans fin. » (Dan., x, 13 et s.).

C'est l'archange Gabriel qui annonce à Marie le mystère de l'Incarnation ; mais si l'on en croit les Pères, c'est S. Michel qui préside à la résurrection du Sauveur, renversant la pierre du sépulcre, sur laquelle il s'asseoit victorieux ; c'est lui qui met en fuite les gardes et annonce aux Saintes Femmes le triomphe de Jésus sur la mort.

II

En refusant de reconnaître Notre-Seigneur pour le Messie, la Synagogue cesse d'être la véritable Eglise, et par leur déicide les Juifs perdent le titre de peuple de Dieu, qui va passer au peuple chrétien. C'est à celui-ci que S. Michel va désormais accorder sa protection. On raconte que quelques heures avant l'incendie du Temple, lors du siège de Jérusalem par Titus, on entendit des voix mystérieuses qui disaient : « Sortons d'ici ! » Est-il téméraire de penser que ces voix étaient celles de S. Michel et des anges sous ses ordres, qui abandonnaient le Temple et le peuple rejeté par Dieu et allaient offrir leur protection à l'Eglise catholique ?

Comme c'est l'Orient qui fut le berceau de celle-ci, c'est d'abord en Orient que se manifesta l'action bienfaisante du grand archange. L'apôtre S. Jean ayant reçu comme champ de son apostolat l'Asie Mineure, y opéra de nombreuses conversions. La ville de Chônes en Phrygie fut particulièrement docile à sa voix. Pour récompenser les chrétiens, S. Jean leur annonça que S. Michel les prenait sous sa spéciale protection et qu'aux portes de la ville jaillirait une fontaine où les malades qui voudraient tracer sur eux le signe de la croix et invoquer l'archange, trouveraient une prompte guérison. Bientôt en effet, la source miraculeuse apparut et le renom de sa vertu salutaire, volant de bouche en bouche, fut connu dans toute la contrée.

Un riche habitant de Laodicée avait une fille unique, qu'un démon rendait muette. Comme il était païen, c'était à ses dieux qu'il avait recours pour la guérir, mais sans succès. Une nuit, il entendit une voix qui lui dit : « Conduis ta fille à la fontaine des chrétiens et crois en la puissance de leur Dieu, ta foi sera récompensée. »

Il obéit à cette invitation, tant était grand son désir de voir sa fille guérie. Arrivé près de la fontaine, il demande quelle divinité il doit invoquer. Et les chrétiens de lui répondre : « C'est au nom du Père, du Fils et du St-Esprit, par l'intercession de S. Michel, que nous usons de cette eau. » A peine a-t-il prononcé la formule sacrée que son enfant recouvre la parole. Il n'en fallait pas tant pour toucher son cœur et celui de sa fille. S'étant fait instruire tous les deux de la religion chrétienne, ils reçurent le baptême. Mais ce n'était pas assez, à leur gré, pour remercier Dieu d'un si grand bienfait : afin de lui témoigner leur reconnaissance ainsi qu'à l'archange, ils firent construire près de la fontaine miraculeuse un riche oratoire en l'honneur de S. Michel et y placèrent un pieux ermite pour le desservir.

Comme les prédications de l'ermite et les miracles qui se multipliaient dans ce sanctuaire provoquaient beaucoup de conversions, les idolâtres en prirent ombrage et résolurent d'anéantir et l'oratoire et son gardien. Mais le puissant archange sut déjouer leurs projets criminels, et la fontaine et le sanctuaire continuèrent d'être pour tout l'Orient, et surtout pour les malades, un pèlerinage très fréquenté.

Les liturgies orientales ont conservé le souvenir de cette apparition et de ce culte de S. Michel en Asie Mineure et les célèbrent encore aujourd'hui par une fête spéciale.

III

Mais d'Orient la religion chrétienne se répandit bien vite en Occident, et c'est Rome que S. Pierre choisit pour capitale du monde chrétien. Il convenait que S. Michel lui aussi transportât en Occident le centre de son action tutélaire en faveur de l'Eglise et de son chef. C'est le mont Gargan, sur l'Adriatique, à l'éperon de la botte italienne, qui sera ce centre.

Au début du v[e] siècle, un riche fermier de la ville de Siponte, à l'extrémité nord de la Pouille, s'aperçoit un jour qu'un taureau avait disparu de ses troupeaux. Aidé de ses serviteurs, il parcourt en tous sens la montagne où ils paissaient la veille, et au sommet il découvre l'animal obstinément agenouillé à l'entrée d'une grotte. Ni les cris, ni les coups ne peuvent l'en arracher. Le maître irrité saisit son arc et lui décoche une flèche ; mais un bouclier invisible protège le taureau, et la flèche ricochant revient blesser la main qui l'a lancée. Tous alors s'enfuient effrayés et vont raconter l'aventure à l'évêque du lieu, qui ordonne un jeûne et des prières publiques pour supplier le ciel de manifester sa volonté. Alors S. Michel lui apparaît et déclare qu'il a élu domicile en cette grotte du mont Gargan. Du sommet de cette montagne, comme d'un poste avancé, il veillera sur le siège de S. Pierre et lui apportera le secours de son glaive vainqueur. Les Sipontains, à la voix de leur pasteur, montent à la grotte de l'archange, mais nul n'ose y pénétrer. On dresse un autel à l'entrée et c'est là que les fidèles offrent leurs prières.

La protection du puissant archange ne tarda pas à se faire sentir. Les Napolitains en guerre avec la Pouille étant venus assiéger Siponte, les habitants invoquèrent celui qui avait élu domicile chez eux, et secourus par lui, ils remportèrent une brillante victoire. Et pour que nul ne doutât de la part que S. Michel y avait prise, quand les Sipontains remontèrent vers sa grotte pour le remercier, ils trouvèrent profondément imprimée dans le rocher, à l'entrée du sanctuaire, la trace de son pied, un pied d'emprunt, bien entendu, comme l'était le corps de l'archange Raphaël se montrant à Tobie.

A la vue de toutes ces merveilles, l'évêque envoya demander au pape s'il devait pénétrer dans la grotte et la consacrer, comme une église. C'est S. Michel qui lui répondit : « J'ai béni moi-même ces lieux ; allez sans crainte y célébrer les cérémonies saintes. » C'est en souvenir de cette miraculeuse consécration que l'Eglise célèbre le 29 septembre la Dédicace de S. Michel archange.

L'évêque de Siponte, ainsi rassuré, pénétra dans la grotte et y trouva une vaste chambre capable de contenir plus de cinq cents personnes. Sous sa voûte basse et inégale un autel était dressé, recouvert de pourpre éclatante. Le pontife y célébra plusieurs jours de suite les saints mystères et y laissa des clercs chargés d'y chanter les louanges de Dieu et d'y promouvoir le culte de S. Michel. A droite de l'autel, le rocher distille une liqueur précieuse qu'on appelle le baume et qui a opéré de nombreux miracles.

Du mont Gargan le culte de S. Michel se répandit en tout l'Occident. Les faveurs accordées par le glorieux archange ne contribuèrent pas peu à le propager. Il serait trop long de les passer en revue ; qu'il nous suffise, en terminant, de mentionner une des principales.

Vers 590, la peste désolait la ville de Rome. Pour en obtenir la fin, le pape S. Grégoire avait prescrit une procession solennelle. Celle-ci se déroulait dans les rues de la ville, quand soudain apparut, au-dessus d'un monument appelé le môle d'Adrien, un ange qui remettait son épée au fourreau, pour signifier que le fléau allait prendre fin. En effet l'épidémie cessa le jour même. Tout le monde devina dans cette apparition le glorieux archange que nous honorons aujourd'hui, et pour lui témoigner sa reconnaissance, le pape Benoît IV fit ériger au-dessus du môle d'Adrien, appelé depuis lors le château Saint-Ange, une statue de S. Michel qu'on y voit encore.

Demandons à S. Michel de continuer à veiller sur l'Eglise et sur chacun de nous. « C'est lui, comme le dit l'hymne de sa fête, qui refoule au fond des enfers l'horrible tête du dragon, et qui repousse de la citadelle céleste le chef et les rebelles. Contre le chef de l'orgueil, suivons tous ce prince, afin que nous méritions de recevoir du trône de l'Agneau la couronne de gloire. » Ainsi soit-il.

II

PROTECTEUR DE LA FRANCE

Princeps gloriosissime, Michael archangele, esto memor nostri.

Prince très glorieux, archange S. Michel, souvenez-vous de nous.

Mes frères,

S. Michel est le protecteur de l'Eglise. Mais parmi les nations catholiques qui composent l'Eglise il en est une qui est de sa part l'objet d'une sollicitude particulière et d'une protection spéciale : c'est la France. Et c'est justice : n'est-elle pas la fille aînée de l'Eglise? Sa mission, du reste, ressemble tellement à celle de S. Michel ! N'est-elle pas comme lui le sergent de Dieu, et n'accomplit-elle pas comme lui les « gestes de Dieu » dans le monde ?

I

L'intérêt de S. Michel pour notre pays apparaît dès les premières pages de notre histoire. Sur le champ de bataille de Tolbiac, les soldats de Clovis pliaient devant les Allemands. « Dieu de Clotilde, supplie alors le roi franc, en levant vers le ciel un regard et des bras suppliants, accorde-moi la victoire et je croirai en toi ! » A peine a-t-il murmuré cette prière que ses soldats reprennent courage et enfoncent l'ennemi. Qui donc a ranimé leur vaillance ? qui donc leur a donné la victoire contre toute attente, sinon celui qui la donnait jadis aux Macchabées en combattant pour eux, S. Michel ? Clovis tient parole, il se fait instruire de la religion chrétienne par S. Remi, et, le jour de Noël 496, il reçoit dans l'église de Reims le saint baptême avec trois mille de ses guerriers. Mais quel est cet ange qui apparaît au milieu de la cérémonie ? C'est S. Michel qui apporte du ciel le saint chrême qui va servir à marquer le front des nouveaux baptisés et à sacrer le premier roi de France. Précieusement conservée, la sainte ampoule servira pendant douze siècles au sacre des successeurs de Clovis.

Mais à ce saint protecteur il faut un temple dans notre pays. S. Michel en choisira lui-même l'emplacement. Vers l'an 700, il apparaît à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, et lui enjoint d'ériger un sanctuaire en son honneur. Le pontife n'ose croire à la vision ; il redouble ses prières, ses aumônes et ses pénitences pour connaître la volonté du ciel. Deux fois encore l'archange lui réitère sa demande, et pour lui laisser un signe sensible de son apparition, il lui touche le front. Le crâne, cédant comme de la cire molle à ce contact céleste, conserva l'empreinte du doigt de S. Michel. C'est une ouverture oblongue qu'on peut voir encore dans le chef du saint évêque, conservé à Avranches, et qui resterait inexplicable si on ne l'attribuait à un miracle.

S. Aubert ne pouvait plus douter. A quelque distance d'Avranches, un double monticule que sa forme avait fait appeler « les tombes » s'élève au milieu de la mer. Les flots l'abandonnent chaque jour au moment de la marée basse. C'est là que le Patron de la France voulut avoir son autel. Une rosée qui laissa le sommet de la « grande tombe » desséché, indiqua à l'évêque le lieu choisi par l'archange. Il y creusa une crypte semblable à celle du mont Gargan, laquelle fit place plus tard à une magnifique basilique, et y établit des religieux pour en être les gardiens et y chanter jour et nuit les louanges de Dieu et celles du saint archange. Les moines d'Italie partagèrent avec ceux de France les trésors du mont Gargan ; une partie de la pourpre apportée par les anges et un fragment du marbre où s'étaient posés les pieds du Prince de la milice céleste furent envoyés au nouveau sanctuaire. Le passage de ces saintes reliques ne fut qu'un long triomphe et une suite de prodiges. On raconte qu'à leur arrivée à Avranches, une pauvre aveugle cherchait à s'approcher de la châsse et invoquait S. Michel à haute voix. Tout à coup ses yeux s'ouvrent à la lumière, elle n'a qu'un cri pour expliquer son ravissement : « Qu'il fait beau voir ! » s'en va-t-elle répétant. Le village où s'opéra ce miracle depuis lors s'appela « Beauvoir. »

II

A partir de ce moment, le culte de S. Michel va sans cesse grandissant en France. Charlemagne fait peindre son image sur ses étendards, et ces étendards, il les promène victorieux d'Aix-la-Chapelle, où il tient sa cour, jusqu'au-delà des Pyrénées où il refoule les Sarrazins, des côtes de la Manche jusqu'à Rome, où il va défendre le Souverain Pontife et où celui-ci le couronne empereur des Romains.

Durant tout le Moyen Age, c'est S. Michel qui est invoqué comme le modèle et le protecteur des gens de guerre. Lorsqu'on devait armer un chevalier, le revêtir de l'armure et lui remettre l'épée qu'il ne devait brandir que pour la défense du droit, la protection de la veuve et de l'orphelin, c'est au nom de S. Michel qu'on le faisait avec ces paroles pour ainsi dire sacramentelles : « Au nom de S. Michel et de S. Georges, je t'arme chevalier. »

Voici les Croisades. Ces luttes entre les fidèles du Christ et les ennemis du nom chrétien, et dont l'enjeu était l'existence même de la vraie religion, ressemblaient trop à la lutte entre les bons et les mauvais anges pour que S. Michel, qui avait présidé celle-ci, n'intervînt pas dans celles-là. Et en effet, l'histoire rapporte que le 14 juillet 1099 Godefroy de Bouillon, le prince français qui commandait la première croisade, venait de faire avancer ses machines de guerre sous les murs de Jérusalem ; mais l'incendie allumé par les Musulmans les ayant dévorées, ses infortunés soldats tombaient sous les traits des infidèles qui déjà se croyaient victorieux. Tout à coup un cavalier mystérieux apparaît sur le mont des Oliviers : un cercle d'or couronne son front, la croix brille sur sa poitrine et son glaive lance des éclairs. Il ramène Godefroy de Bouillon à l'assaut et paraît avec lui sur les remparts. Les croisés l'ont reconnu : « S. Michel combat pour nous ! » s'écrient-ils, et rien n'arrête plus leur élan. Jérusalem est prise et va former le royaume d'un prince français.

III

Mais c'est surtout au XV^e^ siècle que se manifeste la protection de S. Michel à l'égard de la France. L'Angleterre l'a envahie presque toute entière et Satan, qui prévoit déjà l'apostasie de cette nation, jadis l'île des Saints, voudrait y associer la fille aînée de l'Eglise. Quel triomphe pour lui s'il y réussissait ! Mais la statue d'or de S. Michel veille sur la France du haut de son rocher entouré par les flots ; le grand archange va susciter Jeanne d'Arc, la sainte Libératrice.

Un jour que la pieuse jeune fille récitait l'*Angelus* de midi agenouillée dans le jardin de son père, à l'ombre du clocher de Domremy, tout à coup elle entend comme un bruissement d'ailes, puis une voix qui lui dit : « Jeanne, Jeanne, sois bonne et pieuse, fréquente l'église. » Etonnée, elle se retourne et aperçoit une lumière éclatante, et au centre, un personnage aux traits pleins de douceur. La céleste apparition n'attend pas que Jeanne l'interroge : « Je suis Michel, lui dit-elle, le protecteur de la France. » Aussitôt, l'enfant lui fait une profonde révérence, mais l'archange continue : « Il y a grande pitié au Royaume de France, et c'est toi que Dieu a choisie pour le sauver. Va, fille de Dieu, va en France, il le faut. — Mais, gémit l'humble vierge, je ne suis qu'une pauvre fille, je ne sais ni monter à cheval ni faire la guerre. — Dieu a pourvu à ce qui te manque, répond l'archange, je conduirai vers toi deux saintes, les vierges Catherine et Marguerite ; Dieu les a chargées de te guider, tu n'auras qu'à suivre leurs conseils. »

Bien entendu, S. Michel ne prétendait pas se dé-

charger sur ces deux saintes du soin de protéger Jeanne et la France. Partout il est avec l'héroïne. Il est avec elle à Chinon, où il l'aide à convaincre le roi de France de sa mission. Il est avec elle au milieu des camps, pour protéger sa vertu et sa pureté. Il est avec elle la veille des combats, pour l'éclairer et l'inspirer : « Vous êtes allés à votre conseil, dit-elle aux capitaines de Charles VII qui ont délibéré en cachette et sans elle ; moi aussi je suis allée au mien. Or sachez que le conseil de mon Seigneur s'accomplira et demeurera stable, tandis que le vôtre périra. » — C'est S. Michel qui l'avertit du danger. Le 4 mai 1429, pour la délivrance d'Orléans, elle venait de se jeter toute vêtue sur son lit pour prendre un peu de repos, quand tout à coup elle entend ses Voix qui l'avertissent. Elle se précipite : « Le sang de nos gens coule, s'écrie-t-elle, mes armes ! mon cheval ! » Et elle vole sur le champ de bataille. — C'est S. Michel enfin qui lui fait remporter la victoire et pour que nul n'en ignore, c'est juste en la fête de l'apparition de S. Michel, le 8 mai, qu'elle délivre Orléans, et qu'elle y rentre en procession triomphale, tenant en main sa blanche bannière où, avec l'image de l'archange Gabriel, elle a fait peindre celle de l'archange S. Michel.

Les Anglais semblent deviner la protection dont S. Michel couvre la France. Afin de le mettre de leur côté, ils multiplient les assauts contre le Mont St-Michel et son sanctuaire, mais en vain ; le « cavalier blanc » de l'Ecriture combattait avec les défenseurs de la forteresse, et celle-ci demeura inviolée.

Reconnaissants envers S. Michel, nos rois aimaient à se rendre en pèlerinage à son sanctuaire du mont. Ils instituèrent l'ordre de S. Michel et battirent monnaie à l'effigie de l'archange. On l'y voyait revêtu de la couronne et du manteau aux fleurs de lis ; sa main gauche s'appuyait sur l'écu de la France, et sa droite écrasait la tête du dragon sous le pied de la croix. Il semblait dire : « Je suis ton défenseur, ô France chrétienne, par moi tu triompheras de tous tes ennemis ! »

On ne l'oublia pas au cours de la dernière guerre. En même temps qu'au Sacré-Cœur et à la T. S. Vierge, les évêques de France commandèrent d'avoir recours à S. Michel pour obtenir la victoire. La France l'a gagnée enfin, et les pèlerins retournent plus nombreux au sanctuaire national de l'archange au mont St-Michel, restauré et rendu au culte.

Continuons de l'invoquer pour notre pays, et redisons-lui souvent cette prière que chaque matin, après sa messe, le prêtre lui adresse agenouillé au pied de l'autel : « Saint Michel archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon ; que Dieu exerce sur lui son empire, nous le demandons en suppliant. Et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la vertu divine, Satan et les autres esprits mauvais qui sont répandus dans le monde pour perdre les âmes. » Ainsi soit-il.

III

NOS DEVOIRS ENVERS LUI COMME CATHOLIQUES ET COMME FRANÇAIS

Mes frères,

La dévotion aux Saints Anges est une de celles qui se recommandent le plus à tous les chrétiens, en raison de la mission qu'ils remplissent auprès de nous. Parmi eux, il en est un qui se désigne très spécialement à notre culte ; c'est le Prince de la milice céleste, S. Michel. Comme catholiques et comme français, nous avons à lui faire une part dans notre piété.

I. — *Comme catholiques*

Nous devons l'honorer d'abord en tant que catholiques.

Vous savez le rôle qu'il a joué à l'origine des temps. A la tête des cohortes angéliques, il a vengé les droits de Dieu outragés par la révolte de Lucifer et de ses partisans.

Depuis lors, la lutte commencée au ciel s'est continuée sur la terre. C'est là que les démons se réfugient pour y dévorer leur honte et assouvir contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Eglise, leur implacable haine. Dans leur effroyable infortune, ils ne goûtent plus d'autre volupté que celle de faire des révoltés, de pervertir toute intelligence, tout cœur, toute volonté, de s'assurer des complices pour la destruction de cette « Femme » immortelle dont parle S. Jean dans son Apocalypse, et qui se nomme l'Epouse du Christ.

Et la lutte n'a pas cessé au long des âges, elle se poursuit toujours plus acharnée, plus savante. Tandis qu'à la suite des persécutions des premiers siècles elle s'était localisée sur quelques points du globe, de nos jours, c'est de toutes parts qu'elle se déchaîne, ici ouverte, là hypocrite et sournoise, partout avec une fureur telle que nous pouvons nous demander si ce n'est pas l'heure dont parle la liturgie : *Venit tempus quale non fuit,* ou celle dénoncée par la Sainte Ecriture : *Hæc est hora... et potestas tenebrarum* (Luc, XXII, 53).

Afin de la soutenir dans cette terrible guerre, Dieu a confié son Eglise à la protection de S. Michel. Dès le VII^e siècle, S. Grégoire le Grand disait : « Chaque fois que, dans l'Eglise, un acte de vaillance s'accomplit, c'est, d'après la tradition, à S. Michel qu'on l'attribue. »

Il n'y a donc pas à s'étonner de la place d'honneur qui lui est faite dans la liturgie. Deux fêtes lui sont consacrées : celle de son Apparition au Mont-Gargan en Italie, le 8 mai 610, et celle que nous célébrons aujourd'hui. Son nom est mentionné dans le *Confiteor,* puis à l'offertoire de la messe des défunts. — Mais ce qu'il y a de plus significatif pour marquer sa mission sur la terre, c'est l'Oraison dont Léon XIII a prescrit la récitation après la messe. Il croyait donc, ce Pape de génie, à l'action de Satan et de ses suppôts, *Satanam aliosque spiritus malignos,* à travers le monde, et en même temps il nous indiquait l'Archange comme *sauvegarde contre leur méchanceté et contre leurs embûches.*

II. — *Comme français*

Nous, fils de France, nous avons en outre une raison nationale d'honorer et de prier S. Michel : c'est qu'il est le défenseur attitré de notre patrie.

Chaque nation a son ange tutélaire. Or, depuis longtemps, nos pères ont choisi S. Michel comme patron de la France. En 709, entre les côtes de Bretagne et de Normandie, il apparaissait sur un rocher aride, qui surgit, tel un géant, au milieu des flots. Il demandait qu'une chapelle lui fût bâtie. Des prodiges s'y accomplirent. A la fin de ce même VIII^e siècle, Charlemagne y vint en pèlerinage ; peu

après, il fit proclamer l'Archange « *Patronus et Princeps imperii Galliarum*, Patron et Prince de l'empire des Gaules », et il voulut que son image fût peinte sur ses étendards. A partir de ce moment, S. Michel devint et se montra le soldat de la France, contre les incursions des Anglais en particulier.

L'intervention la plus signalée du Prince des Anges a été la vocation de notre Jeanne d'Arc et la préparation de l'humble bergère à sa sublime mission. C'est lui qui, pendant deux ans, l'initia aux malheurs du royaume et la pressa, « de par Dieu », de se porter à sa délivrance, puisque tels étaient les desseins du Très-Haut. C'est lui qui se fit son éducateur et l'encouragea à surmonter les oppositions qui lui venaient de sa famille et du sire de Baudricourt; c'est lui qui lui répétait : « Va, fille de Dieu, va ! » jusqu'à ce qu'elle se fût enfin mise en route.

Qui ne voit que dans les circonstances présentes, le recours à S. Michel s'impose à tous les catholiques français ? Si notre territoire n'est plus envahi comme au XV^e^ siècle, et comme il l'était encore il y a quelque vingt ans par les armées étrangères, il reste toujours fortement menacé.

Mais c'est surtout à l'intérieur, comme au temps de Jeanne d'Arc, que des factions se disputent le pays et mettent en péril son existence même. Satan met la division dans tous les rangs de la société, affaiblit par tous les moyens le sens religieux, le sens moral et jusqu'au patriotisme lui-même.

La dévotion à S. Michel est donc, pour les catholiques de France, plus opportune que jamais, puisque notre patrie est plus particulièrement le point stratégique des assauts de l'enfer.

Aussi bien, tournons-nous vers le Prince de la milice céleste ; redisons-lui avec toute notre confiance la prière quotidienne : « *Defende nos in prœlio, contra nequitiam et insidias diaboli esto præsidium.* » Qu'il daigne refouler le démon des discordes, des divisions, des haines, le démon de l'impiété et de l'immoralité ; qu'il daigne nous aider à regagner les hauteurs dans la paix, pour la grandeur de la France et pour le triomphe de la Sainte Eglise. Il nous sera permis alors de répéter, avec espérance, la parole de l'Apocalypse : « Michel et ses anges combattaient contre le Dragon ; le Dragon et ses anges combattaient aussi de leur côté ; mais ceux-ci ne pouvaient prévaloir » (XII, 7). Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XLVII

19e Dimanche après la Pentecôte

L'EUCHARISTIE *(suite)*

Mes frères,

Dieu est admirable dans ses œuvres. Cependant, parmi elles il en est une qui nous étonne plus que toutes les autres : l'Eucharistie, cœur et âme de notre religion.

M. f., on ne passe pas à la hâte devant ce sacrement. On s'arrête, on admire, on se laisse ravir par ses grandeurs.

Or, d'où viennent les grandeurs de l'Eucharistie ? Des miracles qu'elle suppose et des miracles qu'elle produit.

I. — *Les miracles qu'elle suppose*

Notre-Seigneur a doté notre âme d'une vie surnaturelle semblable à sa propre vie surnaturelle ; et il sait que cette vie a besoin d'être soutenue, réparée, entretenue surtout dans l'homme déchu, où s'opère un travail incessant d'usure, de maladie, de mort. A cette œuvre incessante de mort il a voulu opposer un remède incessant de vie. Ce remède, c'est la vertu vivifiante de sa chair divine : « Je suis le pain vivant... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde. » Et c'est précisément sous l'apparence du pain et du vin qu'il nous la présente, en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Pour que se réalise cette parole, il faut un amoncellement de miracles. Jésus les a réalisés.

1. C'est d'abord le miracle de la transsubstantiation : le pain et le vin sont complètement changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

Certes, dans la nature, d'innombrables et continuelles transformations ont lieu. Saisis par une force supérieure qui les attire, des milliers de corps se mêlent à d'autres corps. Mais, si intimement mêlés qu'ils soient, ils subsistent, tous leurs éléments ne sont pas détruits ; ils ont l'avantage de modifier et d'accroître les êtres qui s'en sont emparés. Nous en trouvons un exemple en nous, puisque les aliments que nous mangeons chaque jour se changent en chair, en sang, en os.

Rien de pareil dans l'Eucharistie. Ce qui fait le fond du pain et du vin abandonne toutes ses tendances et se convertit au corps et au sang de Notre-Seigneur. Donc, après la consécration, tout ce qu'il y a de réalité dans la substance du pain et du vin est changé en ce qu'il y a de réalité dans le corps et le sang de Jésus-Christ. — Et cet acte est l'œuvre d'un seul instant. Tandis que dans la nature les transformations ne s'opèrent qu'avec lenteur et méthode, dans le miracle de la transsubstantiation quelques paroles suffisent. Oui, m. f., aussitôt que le sens des paroles : « Ceci est mon corps, Ceci est mon sang, » est complet, Jésus est véritablement, réellement et substantiellement dans l'Eucharistie.

Toutefois à nos yeux les espèces ou apparences du pain et du vin demeurent les mêmes. Cela ne devrait pas être, puisque la substance du pain et du vin a disparu, comme tombés dans le néant. Miracle : le corps et le sang du Christ ont la forme, le goût, la couleur et les qualités de la substance du pain et du vin.

2. Ensuite, et c'est un autre miracle, Jésus-Christ est présent à la fois au ciel et dans l'Eucharistie, à autant d'endroits qu'il y a d'autels où il s'immole, de tabernacles où l'on conserve des hosties consacrées, « dans les vastes et somptueuses basiliques, dans les chapelles de village, dans la hutte où le missionnaire rassemble ses néophytes, dans l'ancien et le nouveau monde, sous toutes les latitudes et sous tous les méridiens. » (Monsabré, *Carême 1884*, 68e conférence).

3. Enfin, un autre miracle : Notre-Seigneur est tout entier sous les espèces du pain, tout entier sous les espèces du vin, tout entier sous chaque partie de l'espèce divisée. Regardez, je vous prie. C'est le moment de la communion. Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, petits enfants, s'avancent lentement, avec un respect pénétré vers la Table sainte.

Le prêtre descend les marches de l'autel ; il dépose l'Hostie sur les premières lèvres tendues vers elle. Puis il prend une seconde hostie ; celle-ci, que le deuxième des communiants va recevoir comme l'autre, c'est encore Jésus-Christ. Vingt, trente, cinquante, cent hosties sont distribuées de même. Quand vous voyez chacune d'elles s'élever du ciboire, vous devez dire : « C'est Jésus-Christ, c'est encore Jésus-Christ, c'est toujours Jésus-Christ. » Il est dans toutes les hosties, comme l'image du soleil serait dans le cercle étroit d'un millier ou d'un milliard de petits miroirs offerts à ses rayons, avec cette différence que, dans les miroirs, il n'y aurait qu'un reflet, au lieu que dans l'hostie, il y a la réalité d'une personne divine.

Que dis-je ? Si l'on partage en plusieurs fragments l'hostie, si l'on divise en plusieurs parts le vin, le corps de Jésus-Christ n'est point partagé ni divisé, mais il reste intégralement sous chaque partie de l'hostie, intégralement sous chaque goutte du Précieux Sang, et cela, tant que les parcelles de l'hostie ou les gouttes du vin demeurent perceptibles aux sens.

Voilà la série de miracles supposés par l'Eucharistie ; et je n'ai dit que les principaux.

M. f., l'Eucharistie est vraiment d'une singulière grandeur, d'autant plus singulière qu'elle-même produit des miracles.

II. — *Les miracles qu'elle produit*

Pour manifester la grandeur de l'Eucharistie, il a plu au bon Dieu qu'elle produise, à travers les siècles, des miracles.

Ce n'est pas sur les miracles opérés dans les invisibles profondeurs des âmes que je veux fixer votre attention, mais sur ceux qui ont apparu aux yeux du peuple. L'histoire en est pleine ; je me contente d'en cueillir quelques-uns.

« Un chrétien, raconte S. Cyprien, évêque de Carthage, dont la conscience était souillée de plusieurs crimes, se présenta, caché dans la foule, pour recevoir le Corps du Seigneur ; mais il ne put ni le manger, ni même le toucher : en ouvrant la main, il n'y trouva qu'un peu de cendres. »

La nuit du 14 août 1670, un incendie activé par un vent violent menaçait d'une destruction totale la ville de Miradoux, dans le Gers. Affolés, les habitants supplient leur curé de porter le Saint-Sacrement devant l'incendie. Le curé hésite, ne voulant pas tenter Dieu. Finalement il se laisse persuader. Une procession s'organise. L'Hostie marche au devant du feu ; le prêtre qui la porte fait arrêter le dais et bénit l'incendie. Soudain, les flammes tombent, une noire fumée s'élève dans les airs, le sinistre est vaincu.

C'était en 1900. Dans un accident de chemin de fer, un employé des Postes, Gargam, projeté violemment sur la voie, avait subi une lésion de la moelle épinière, et il était resté paralysé de la ceinture jusqu'aux pieds. Il paraissait incurable et voué à une mort prochaine. Bien qu'incroyant, il avait consenti à se laisser transporter à Lourdes. Tout à coup, au moment même où le prêtre incline le Saint-Sacrement vers lui, il se lève et suit la procession : « Ce moribond, épuisé par vingt mois de maladie, a recouvré, en une minute, la sensibilité et le mouvement. Plus de trace de paralysie ; il sent son gosier s'ouvrir et la faim renaître dans son pauvre estomac délabré : c'est la vie qui revient, d'un bond, dans tout cet organisme, aux trois quarts détruit. » (Bertrin, *Lourdes*, p. 393).

Récemment, le 27 mai 1937, une lyonnaise, Mlle Marie Bosch, s'est trouvée subitement guérie, à Lourdes, d'une paralysie des membres inférieurs dont elle était atteinte depuis 1935. Et c'est pendant la bénédiction des malades à la procession du Saint-Sacrement qu'elle a ressenti comme un choc dans sa colonne vertébrale et la force revenir dans ses jambes inertes.

* *

M. f., les grandeurs de l'Eucharistie ressortent des miracles qu'elle suppose et des miracles qu'elle produit. Agenouillons-nous devant elle. Adorons un sacrement si digne de nos hommages. « Vous méritez, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur, la puissance. » (Apoc., IV, 11).

XLVIII

20e Dimanche après la Pentecôte

L'EUCHARISTIE (*suite*)

Mes frères,

L'Eucharistie est ce qu'il y a de plus divin dans l'Eglise. Sa grandeur découle non seulement des miracles qu'elle suppose et des miracles qu'elle opère, mais encore des mystères qu'elle reproduit. De vrai, l'Eucharistie reproduit : 1o le mystère de Bethléem, 2o le mystère du Calvaire, et 3o le mystère du ciel.

I. — *Le mystère de Bethléem*

Ce fut un inestimable bienfait de la miséricorde céleste, lorsque, pour notre salut, le Fils de Dieu descendit du ciel et, par l'opération du Saint-Esprit, se fit chair dans le sein immaculé de Marie. « La plénitude des temps arrivée, pendant que tout reposait dans le silence et que la nuit était dans le milieu de sa course, le Verbe tout-puissant s'élança de son trône glorieux du ciel pour apparaître à la terre. » Marie prit le nouveau-né, le déposa dans une crèche qui lui servit de berceau.

Ce mystère sublime de Bethléem, dont nous célébrons l'anniversaire à Noël, se renouvelle chaque jour sous une autre forme. Le Sauveur naît sur la terre, non plus sous un voile de chair mortelle, mais sous l'apparence du pain et du vin eucharistiques. « Comme Jésus-Christ s'est fait homme lorsque la vertu du Saint-Esprit a couvert de son ombre la très chaste Vierge Marie, il renouvelle son Incarnation à chaque messe d'une manière sacramentelle, par la même opération du Saint-Esprit. » (Vén. Alain). Oui, m. f., tous les jours et dans tous les lieux du monde où il y a un prêtre qui prononce sur du pain et sur du vin les paroles de la consécration, le Christ s'incarne et naît. Il vient sur l'autel à l'appel du prêtre, et celui-ci le dépose dans le tabernacle comme Marie le déposa dans la crèche. Aussi, en présence de cette merveille, S. Augustin de s'écrier : « O sublime dignité des prêtres, entre les mains de qui Jésus-Christ s'incarne de nouveau ! O céleste mystère opéré si merveilleusement par le Père, le Fils et le Saint-Esprit au moyen du prêtre ! »

O dignité des chrétiens, ajouterons-nous, pour lesquels Jésus-Christ se fait chair chaque jour ! Quelle consolation pour nous d'être aimés si tendrement de notre Dieu ! « Ce mystère doit être pour vous aussi grand, aussi aimable, aussi nouveau que si Jésus-

Christ, descendant pour la première fois ce jour-là même dans le sein de la Vierge, se faisait homme. » (*Imit.*, IV, II, 6). Quel ne serait pas notre enchantement si Notre-Seigneur revenait sur la terre ? On se hâterait d'accourir vers ce prophète, dont tous ceux qui l'avaient approché vantaient la doctrine si sage, la morale si pure, la puissance si grande, la bonté si prodigieuse ; qui ne repoussait pas les pécheurs, ne dédaignait pas les humbles, attirait irrésistiblement à lui par un charme inexprimable...

Pourquoi alors si peu d'empressement pour assister à la messe où se fait l'Eucharistie ? M. f., vous n'appréciez pas suffisamment cet immense bienfait. Votre foi est endormie. Secouez votre torpeur, votre insouciance, votre respect humain. Un catholique amoindrit la noblesse de sa religion, si pareil sentiment le guide. N'est-ce pas un esclavage humiliant d'observer les pratiques chrétiennes dans la mesure, seulement, où l'on présume l'autorisation d'autrui, où l'on n'en redoute nul dommage ? « Plaire au monde est le plus sûr moyen de déplaire à Dieu. » (Gal., I, 10).

II. — *Le mystère du Calvaire*

J'ai dit en second lieu que l'Eucharistie reproduit le mystère du Calvaire.

Dans la secrète du 9e dimanche après la Pentecôte l'Eglise prie ainsi : « Accordez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de célébrer dignement ce mystère, parce que, aussi souvent qu'il est célébré, s'accomplit l'œuvre de notre Rédemption. » A la vérité, l'Eucharistie et le Calvaire ne font qu'un.

C'est d'abord le même prêtre, c'est-à-dire Jésus-Christ. Celui qui autrefois institua le sacrifice de la Cène l'offre encore aujourd'hui sous nos yeux ; le prêtre remplit un office de simple manœuvre. Ce que dit, ce que fait le prêtre, à la consécration, c'est Jésus qui le dit et le fait. « Ainsi donc toi, fidèle, qui assistes au divin sacrifice, quand tu considères le prêtre qui offre, n'arrête pas ton regard sur l'homme que tu vois. Monte plus haut et contemple la main du Christ étendue au-dessus de l'autel. C'est lui qui offre : *ipse est qui offert.* » (S. Jean Chrysost.).

C'est ensuite la même victime. Jésus est à la fois le prêtre et l'offrande : « *ipse qui offertur.* » Dès lors la victime du Calvaire et la victime du sacrifice eucharistique ne sont qu'une seule et même victime. « Je ne vois qu'un pain sur l'autel, enseigne Bossuet, un peu de vin dans le calice. Mais n'y aura-t-il point de chair, n'y aura-t-il point de sang dans ce sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais du sang de Jésus-Christ !... Et d'où viendra cette chair ? d'où viendra ce sang ? Ils se feront de ce pain et de ce vin ; une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang. »

C'est enfin la même immolation. « Dans ce divin sacrifice, le même Christ qui s'est offert une fois sur la croix d'une manière sanglante, s'immole d'une manière non sanglante. » (Concile de Trente). C'est vraiment la mort de Jésus sur la croix qui s'accomplit aux yeux de Dieu, d'une manière aussi réelle qu'au Calvaire, bien que différente, avec la même valeur et la même efficacité. « Lorsque vous avez élevé le saint Sacrement, disait sainte Colette à un prêtre à la messe duquel elle venait d'assister, j'ai vu le Christ comme suspendu à la croix par ses blessures sanglantes. Dans cette attitude, il implorait Dieu en disant : « Regardez, mon Père, ce que j'ai été sur la croix ; voyez la forme sous laquelle j'ai souffert pour le monde. Considérez mes plaies, l'effusion de mon sang, et laissez-vous toucher par ma Passion et ma mort. »

En conséquence, m. f., assistez au sacrifice de l'autel avec dévotion. C'est la vie même de Dieu qui par l'Eucharistie se met à la disposition des hommes et n'attend que leur bonne volonté pour leur rendre les plus merveilleux et les plus divins services.

III. — *Le mystère du ciel*

L'Eucharistie enfin reproduit le mystère du ciel.

M. f., qu'est-ce que le ciel ? Le ciel est l'absence de tous les maux : plus de regrets, plus de larmes, plus de peine, plus d'inquiétude, plus d'offense de Dieu ni de crainte de le perdre. Le ciel, c'est l'assemblage de tous les biens, de toutes les délices, de tous les charmes, de tous les plaisirs, de toute la joie possible pour le corps et pour l'âme. « C'est un bonheur si grand, proclame S. Augustin, qu'on ne peut assez dire pour le faire comprendre,... bonheur qui nous rassasiera toujours sans nous lasser jamais. » Or, par l'Eucharistie, Jésus-Christ nous communique un peu de ce bonheur. « Quelle suavité ç'a été pour moi d'être privé des suavités que je cherchais dans les bagatelles ! avoue S. Augustin. Ces suavités criminelles et menteuses, c'est toi, suavité souveraine et véritable, ô Eucharistie, qui les as éloignées de moi, et pendant que tu les chassais, tu venais à leur place, toi, plus doux que toute volupté. »

M. f., si vous vous interrogez, sans peine vous constaterez que les passions troublent votre bonheur ici-bas. De fait, l'orgueil travaille à vous rendre inquiets, préoccupés du désir de plaire et de l'estime des autres ; la lâcheté travaille à vous effrayer des moindres efforts à faire ; l'égoïsme travaille à vous jeter dans mille sentiments d'envie, de jalousie, de rancune.

Au surplus, le monde vous repousse et vous méprise après vous avoir encensés ; il y a tant d'inconstance dans ses faveurs, tant de bizarreries dans son humeur changeante, tant de méchanceté, de dureté dans ses procédés ! Alors, que faire ? Aller à Dieu, aller au ciel.

Mais le ciel n'est-il pas trop haut ? Dieu n'est-il pas trop loin ? Non ! pour nous, chrétiens, le ciel est là tout entier dans l'Eucharistie. Oh ! venez à l'Eucharistie recevoir un avant-goût du bonheur du ciel, éprouver des délectations surnaturelles et vous enivrer des suaves douceurs de la bonté divine. Venez à Celui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éternelle. » (Jo., VII, 37).

* *

Donc, m. f., l'Eucharistie reproduit Bethléem, le Calvaire, le ciel ; et de ces mystères dérive sa grandeur. Dès lors, n'est-il pas évident que chacun de vous doit fixer ses regards sur l'Eucharistie, et y tenir son cœur à jamais attaché ? « Que mes yeux et mon cœur demeurent là tous les jours ! » (Paral., VII, 16).

LES SAINTS PATRONS

S. Maurice, Patron des militaires
(22 septembre)

LES LEÇONS QU'IL LEUR DONNE

Mes frères,

On raconte que S. Martin, ce soldat sans peur qui devint plus tard évêque de Tours, avait une grande dévotion envers S. Maurice. Etant venu un jour à Agaune afin d'y prier devant ses restes bénis et ceux de ses compagnons, il supplia les moines qui en avaient la garde de lui en céder quelque parcelle. Ceux-ci refusant de satisfaire sa demande, il se rendit à l'endroit où S. Maurice et sa légion avaient été massacrés. Après une courte prière, il découpa avec son couteau une motte du sol où ils étaient tombés. O miracle ! voilà que de cette terre qui avait bu le sang de tant de martyrs, du sang se mit à couler avec abondance, tellement que S. Martin put en remplir un vase entier.

Vous le voyez, m. f., la dévotion des militaires envers S Maurice ne date pas d'aujourd'hui. Que ceux de notre époque suivent l'exemple de S. Martin et professent eux aussi une grande dévotion pour S. Maurice ; qu'ils lui demandent en particulier de les aider à fuir, comme il l'a fait lui-même, ces trois vices trop fréquents à la caserne ou dans les cantonnements, je veux dire l'impureté, l'intempérance et le respect humain.

I. — *Leçon de pureté*

Et d'abord l'impureté.

Tous ceux qui ont passé par le régiment savent combien les propos sont libres dans les chambrées. Maintenant que le service militaire est obligatoire pour tous, des jeunes gens sans éducation et dont l'enfance s'est passée dans le vice et la débauche s'y trouvent côte à côte avec des jeunes gens de bonnes familles élevés dans le respect de la dignité humaine et chrétienne. Et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, la conversation des premiers consiste trop souvent en récits scandaleux ou en plaisanteries déplacées, qui sont pour les seconds autant de tentations et de dangers.

D'autre part, la plupart des villes de garnison possèdent des lieux de débauches et sont peuplées de ces femmes perdues dont sainte Jeanne d'Arc avait si grand soin de préserver ses soldats. Pour les refouler loin d'eux, elle, cependant si douce. lançait sur elles son cheval et les frappait du plat de son épée. Aujourd'hui encore, elles sont un danger pour les soldats, et ceux-ci ne sauraient trop les fuir.

D'autant plus qu'elles ne sont pas seulement un danger pour leur vertu, mais encore pour leur santé. Des soldats musulmans furent jadis chargés par le sultan, leur maître, d'une mission auprès de Godefroy de Bouillon. La vigueur et la force de ce héros chrétien les impressionna. Ils l'en félicitèrent et lui témoignaient hautement leur admiration. « Ne soyez pas surpris, leur dit Godefroy, je suis robuste parce que je suis chaste. »

S. Maurice, et après lui tous les soldats fidèles aux lois de la morale catholique, pourraient en dire autant. Venus pleins de vie et de santé au régiment, ils s'en retournent, leur congé achevé, plus robustes encore dans leurs familles et peuvent sans crainte songer à fonder un foyer où ils transmettront à leurs enfants un sang pur et généreux.

Ah ! combien est différent le sort des malheureux qui se laissent entraîner à l'inconduite ! Ils en rapportent des maladies honteuses qui les conduisent à l'infirmerie ou à l'hôpital, où on les relègue dans des salles à part, comme des lépreux et des pestiférés. Heureux encore quand, revenus du régiment, ils ne les communiquent pas à l'innocente compagne qui les a épousés sans rien savoir, et aux pauvres enfants qui ne recevront d'eux qu'une vie déjà viciée dès son premier jour.

Chers amis qui m'écoutez et que la patrie appellera bientôt sous ses drapeaux, vous autres plus âgés qui êtes susceptibles d'y être rappelés, ne vous exposez pas à ce malheur. Sans doute, il n'est rien, comparé à l'injure que fait à Dieu le péché qui en est la source, rien en comparaison du tort qu'il cause à l'âme ; mais parce que les maladies du corps se font sentir ici-bas plus que celles de l'âme, elles sont plus capables de retenir sur la pente du mal, et c'est pourquoi je vous les ai signalées, malgré le sentiment de retenue qui voudrait me les faire taire et vous épargner le dégoût d'en entendre parler.

II. — *Leçon de tempérance*

Un second vice auquel sont exposés les militaires est l'intempérance. Combien, leur service achevé, n'ont rien de plus pressé que de se rendre à la cantine, où ils passent leurs soirées à boire ! Le dimanche, s'ils sortent du quartier avec quelques camarades de même genre qu'eux, c'est pour aller de cafés en cafés, où ils dépensent en multiples « tournées » l'argent qu'ils ont reçu de leurs parents. Sous l'influence de la boisson, ils se prennent de querelle avec des camarades ou avec des civils. Impuissants à mesurer la portée de leurs paroles, ils répondent à leurs chefs de façon grossière, refusent de leur obéir, les frappent même parfois et deviennent ainsi passibles du Conseil de guerre. Je ne crains pas d'exagérer en affirmant que c'est surtout l'ivrognerie qui peuple les prisons militaires et contribue au recrutement des compagnies de discipline.

Mes chers amis, fuyez ce vice, si dégradant pour l'homme de tout âge et de toute condition, mais dont les conséquences sont particulièrement redoutables dans le métier militaire. Ne fréquentez ni les camarades ni les lieux qui vous exposeraient à le contracter. Si vous avez des moments libres, employez-les honnêtement et utilement, comme doivent le faire des jeunes gens sérieux. Dans la plupart des garnisons un peu importantes, il existe des « Foyers du soldat » ou autres œuvres similaires. En ces maisons, dirigées ordinairement par des personnes désintéressées et qui n'ont en vue que le bien du soldat, vous vous rencontrerez avec des camarades désireux, comme vous, d'éviter les dangers de la vie de caserne ; vous y trouverez des bibliothèques qui vous fourniront des livres sérieux pour vous instruire ; des jeux honnêtes pour vous distraire, peut-être, même, des prêtres dévoués pour vous encourager et vous guider.

Pourquoi, le dimanche, quand votre service vous le permet, n'assisteriez-vous pas aux offices ? En chaque régiment, en chaque compagnie même, il se trouve des séminaristes, des jeunes gens se destinant à l'état religieux, des membres de nos œuvres catholiques qui ne manquent pas de se rendre à l'église. Liez-vous d'amitié avec eux ; ils vous renseigneront

sur l'heure des offices et même se feront un plaisir de vous y emmener. Ils vous feront connaître les œuvres militaires dont je vous parlais tout à l'heure et, présentés par eux, vous y serez reçus à bras ouverts.

Nul doute que S. Maurice n'ait agi de la sorte. Né, ainsi que ses compagnons, dans la haute Egypte qu'avaient sanctifiée tant de pieux solitaires, il était profondément chrétien. Il avait dû quitter son pays avec plusieurs milliers de compatriotes qui formaient la Légion thébaine, pour venir défendre sur le Rhin les frontières de l'Empire menacées par les Barbares. Mais l'éloignement de son pays, l'exemple des autres légions formées de soldats païens, les sentiments hostiles que les empereurs nourrissaient contre les chrétiens, n'avaient point ébranlé sa foi ni diminué ses pratiques religieuses. Il continuait de prier au milieu des camps comme il le faisait jadis au pays natal, et il puisait ainsi dans le secours de Dieu la force de rester pur et tempérant, l'énergie pour résister à la licence qui alors comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui, même, à cause du paganisme, régnait dans les milieux militaires.

III. — *Leçon de courage chrétien*

Mais pour faire ainsi le bien et fuir le mal, à l'exemple de S. Maurice, il vous faudra, mes chers amis, avoir comme lui du caractère et ne pas vous faire les esclaves du respect humain.

Combien de jeunes soldats, honnêtes jusque-là, voudraient fuir les vices dont je vous ai parlé et contre lesquels on les a mis en garde avant leur départ pour le régiment ! Ils ne suivent qu'à contre-cœur les mauvais camarades qui les entraînent ; mais, faibles et timides, ils n'osent pas résister à leurs sottes plaisanteries, et ils succombent.

Combien d'autres, dans leur village, étaient exacts à la messe chaque dimanche et seraient heureux de continuer à s'y rendre ! Mais, s'ils se mettent en tenue dès le matin du dimanche, s'ils se rendent en ville dès que s'ouvre la grille du quartier, les camarades de chambrée vont en soupçonner la raison, ils vont blaguer ce « bleu » qui n'est pas encore à la page, ce phénomène d'un autre siècle ; peut-être sera-t-il à son retour l'objet de quelque brimade... Il n'en faut pas tant pour le retenir.

Ah ! ce ne sont pas seulement quelques brimades qu'eurent à braver S. Maurice et ses sept mille compagnons pour rester fidèles à Dieu ! C'est la mort, mais une mort glorieuse, puisqu'elle leur ouvrit les portes du ciel.

Ayant repoussé les Barbares, l'empereur Maximien revenait vers Rome avec ses troupes victorieuses, quand, arrivé aux environs de Genève, il apprit qu'il s'y trouvait de nombreux chrétiens. Il ordonne à ses soldats de les rechercher et de leur donner à choisir entre l'apostasie et la mort. Tous obéirent, sauf S. Maurice et sa légion. Informé de leur refus, Maximien, oubliant la belle conduite de cette légion devant l'ennemi, ordonne qu'elle soit décimée, c'est-à-dire qu'un soldat sur dix soit mis à mort. Après l'exécution de cet ordre barbare, S. Maurice et sa légion persévèrent encore dans leur refus. Alors l'empereur commande qu'ils soient décimés de nouveau. Les survivants demeurent inflexibles dans leur résolution. Alors l'empereur, au comble de la fureur, fait massacrer la légion tout entière.

Vous n'avez rien de pareil à redouter, mes chers amis. Bien au contraire, si vos camarades vous voient soucieux de fuir ce qui pourrait vous déshonorer, ils pourront bien vous taquiner tout d'abord, mais ils ne tarderont pas à vous admirer et à vous respecter ; non seulement ils n'oseront plus vous adresser leurs plaisanteries indécentes, mais ils n'oseront même plus en proférer devant vous, car rien ne contribue à purifier l'atmosphère d'une chambrée, et d'ailleurs de tout autre milieu, comme la présence d'un homme qui se respecte et commande le respect. Si avec cela vous êtes bons camarades, affables pour tous et aimant à rendre service, si vous êtes bons soldats, ayant vos effets et vos armes toujours en ordre, prenant votre part des corvées, vous acquittant consciencieusement de vos diverses obligations, vous aurez vite gagné l'affection de vos compagnons et l'estime de vos chefs. Et alors, pour peu que vous ayez de zèle, il ne vous sera pas difficile de devenir apôtres dans votre milieu, comme S. Maurice le fut dans le sien. Loin de vous laisser entraîner au mal, c'est vous qui entraînerez les autres au bien et les aiderez à rester des jeunes gens honnêtes, des chrétiens sans peur, et par cela même d'excellents soldats. Votre service militaire s'accomplira ainsi sans trop de peine et utilement, et lorsqu'il sera terminé, vous pourrez revenir joyeux dans vos foyers, où vos bons parents seront heureux et fiers de vous retrouver tels que vous les aviez quittés. Ainsi soit-il.

S. Côme et S. Damien, Patrons des médecins
(27 septembre)

« JE LE PANSAI, DIEU LE GUÉRIT »

Mes frères,

Cette devise de l'illustre médecin Ambroise Paré me semble bien résumer la vie des saints Côme et Damien que les médecins invoquent comme Patrons. Elle me paraît bien aussi exprimer le rôle charitable, mais dépendant toutefois, des médecins et la confiance que nous devons avoir dans leurs soins. A l'exemple de S. Côme et de S. Damien, les médecins chrétiens soignent avec toute la compétence et tout le dévouement possible les malades qui ont recours à leur art, mais se souvenant qu'en définitive c'est Dieu seul qui est le maître de la vie et donne la santé, ils lui demandent d'éclairer leur diagnostic, de leur inspirer le choix de remèdes bien appropriés et le prient de donner à ces remèdes la vertu de guérir ceux qui les prendront. Les malades, de leur côté, doivent prier Dieu pour leurs médecins, lui demander de les éclairer et de se servir d'eux pour leur rendre la santé.

I. — *Dieu récompense leur zèle désintéressé*

Nés en Arabie, sur la fin du IIIe siècle, S. Côme et S. Damien étaient frères, peut-être même frères jumeaux, si on en croit S. Grégoire de Tours. Leur mère Théodote, demeurée veuve de bonne heure, les éleva très chrétiennement ainsi que leurs trois frères. Le moment venu, elle leur fit faire de solides études et envoya en particulier nos deux saints en Syrie pour y apprendre la médecine.

Ils désiraient acquérir cette science, moins pour gagner de l'argent que pour servir Dieu en la personne des membres souffrants de Notre-Seigneur. Jamais, en effet, ils ne voulurent recevoir d'honoraires pour leurs consultations, si bien que les Grecs leur donnèrent le surnom d' « *Anargyres* », c'est-à-dire « sans argent ».

Dieu les récompensa de leur générosité en permettant qu'ils devinssent très habiles dans leur art. Il les récompensa surtout en bénissant les soins qu'ils donnaient et en rendant la santé aux malades qui en étaient l'objet. Leur science était en effet accompagnée du don des miracles, et les guérisons qu'ils se reconnaissaient impuissants à réaliser, Dieu les accomplissait, à leur prière. Aussi, rendaient-ils la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux perclus et aux paralytiques, la santé de l'âme et du corps à ceux que tourmentait le démon.

Ne nous en étonnons pas, m. f. : Jésus-Christ n'a-t-il pas accompli tous ces prodiges et n'a-t-il pas promis que ceux qui croiraient en lui en feraient de semblables et de plus grands encore ? Du reste, les temps où vivaient nos deux saints, les lieux où ils exerçaient leur art, étaient encore plongés dans le paganisme. Ils faisaient leur possible pour y faire luire la lumière de l'Evangile, y faire connaître Jésus-Christ. Ils ne manquaient pas de parler de lui aux malades qui venaient solliciter leurs soins, heureux de devenir les médecins des âmes en même temps que des corps. Dieu, pour donner plus d'efficacité à leur parole, l'appuyait par des miracles en attendant qu'eux-mêmes la signent de leur sang.

II. — *Désintéressement et confiance en Dieu des médecins chrétiens*

Quels beaux modèles pour les médecins chrétiens, modèles que du reste ils sont heureux d'imiter !

Comme S. Côme et S. Damien, d'abord, ils sont pleins de dévouement pour leurs malades. Le jour et la nuit ils sont à leur disposition, sans compter avec leurs forces et leur propre santé. Que de fois, les médecins des campagnes en particulier, éveillés au milieu de leur sommeil, sont appelés, en hâte, au chevet de malades en danger et par le froid, la pluie, l'obscurité, des chemins souvent défoncés, se hâtent vers eux sans hésiter ! — Comme S. Côme et S. Damien, beaucoup sont désintéressés, soignent les pauvres gratuitement, et, même, au lieu de note relatant leurs honoraires, laissent discrètement une aumône aux indigents qu'ils visitent.

Comme S. Côme et S. Damien, surtout, c'est de Dieu qu'ils attendent l'heureux effet des traitements qu'ils prescrivent. Ils se sont préparés à leur tâche par des études sérieuses, ils continuent de s'instruire en lisant les revues médicales et en se tenant au courant des nouvelles découvertes ; ils étudient avec toute la conscience possible les différents cas qui se présentent à eux. Mais, quand ils ont fait tout cela, comme S. Paul, ils ont l'humilité de reconnaître qu'ils sont des serviteurs inutiles, que c'est de Dieu qu'ils doivent attendre l'heureux effet des soins qu'ils donnent et que c'est à lui qu'ils doivent rapporter le mérite des guérisons accomplies.

Aussi, voyez avec quelle confiance tous les médecins chrétiens recourent à Dieu. Je vous ai cité en commençant la belle devise d'Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit. » Le célèbre Laënnec, illustre médecin et grand chrétien, l'avait reprise pour lui, et pour que Dieu guérisse tous ceux qu'il pansait, il avait soin de prier. Un jour qu'il se rendait en Bretagne, sa province natale, avec sa femme, la diligence dans laquelle ils étaient vint à verser, culbutant pêle-mêle voyageurs et bagages. S'étant relevés sains et saufs, Laënnec dit à son épouse : « Eh bien !... nous en étions à prier pour nous qui sommes pécheurs... continuons. » Au moment de l'accident l'illustre médecin disait son chapelet. Le Dr Récamier en faisait autant, c'est presque toujours en égrenant son chapelet qu'il se rendait près de ses malades, surtout quand quelqu'un d'entr'eux l'inquiétait particulièrement. — Le Dr Alphonse Guérin qui exerçait à Paris en 1870 était un excellent chrétien lui aussi, grand admirateur des religieuses qu'il rencontrait au chevet des malades. Il était, du reste, le neveu d'une de ces religieuses, et c'est avec le crucifix de l'une d'elles qu'il voulut être enseveli.

Vous savez la foi profonde du grand Pasteur, comment répondant à Renan chargé de le recevoir à l'Académie française, il proclama hardiment l'existence de Dieu devant l'illustre assemblée et ne craignit pas de dire : « Toutes mes études m'ont amené à avoir la foi du paysan breton, si j'avais étudié davantage, eh bien ! j'aurais la foi de la paysanne bretonne !... » — Et le Dr Charcot, mort le 16 septembre 1936 lors du naufrage du *Pourquoi pas ?* quel excellent chrétien il était lui aussi ! Ses compatriotes de St-Malo le voyaient chaque dimanche assister à la messe de 11 h. 1/2 suivant pieusement l'office dans son missel. Chaque jour, quand il faisait escale, au cours de ses croisières vers le pôle nord, il passait quelques instants à l'église cathédrale de Reykjavik et il confiait, peu avant de mourir, à l'évêque qu'il aimait rencontrer : « Je ne comprends pas qu'on puisse vivre sans la foi. » Les veilles de son dernier départ de St-Malo, à quelqu'un qui lui demandait si tout était prêt, il répondait très sagement : « Non, pas encore, tout sera prêt quand je me serai confessé et que j'aurai communié. » Combien de savants médecins on pourrait citer qui ont partagé la même foi et la même confiance en Dieu !

III. — *Dieu les récompense en leur inspirant de magnifiques découvertes*

Comme Dieu les a récompensés de leur confiance en lui ! S'il ne leur a pas accordé comme à S. Côme et à S. Damien le don des miracles, il leur a donné une puissance d'intelligence qui leur a permis d'accomplir les plus merveilleuses découvertes.

C'est Laënnec qui a découvert l'auscultation. Avant lui, le pauvre corps humain était un livre fermé pour le médecin, qui ne possédait aucun moyen d'étudier les maladies internes, et se voyait contraint de constater les ravages du mal, sans pouvoir y remédier. C'est Laënnec qui le premier trouva le moyen de surprendre à la poitrine du malade ses secrets.

C'est le Dr Alphonse Guérin qui découvrit le rôle de l'asepsie, appelée à faire une si grande révolution dans la chirurgie et à sauver chaque jour tant de vies humaines. En 1870 nos malheureux soldats blessés, entassés dans les hôpitaux, mouraient en grand nombre. Les plus habiles chirurgiens épouvantés en étaient réduits à douter de leur art et n'osaient plus opérer. Nélaton, le plus célèbre d'entre eux, désespéré d'avoir perdu soixante-dix malades sur soixante-dix opérés, disait qu'il faudrait élever une statue d'or à celui qui trouverait le moyen de prévenir l'infection purulente, la gangrène. Eh bien ! le Dr Alphonse Guérin fut cet homme-là, et c'est grâce à lui qu'aujourd'hui les chirurgiens peuvent réussir les opérations les plus délicates.

Quant à Pasteur, vous savez comment par ses découvertes sur les fermentations et les microbes, il a trouvé le remède à des maladies terribles et jusque-là incurables : le charbon, la rage, etc. ; comment

surtout il a rendu possibles toutes les découvertes accomplies après lui par les médecins ses disciples, par le Dr Roux, par exemple, inventeur du remède contre le croup. Que de maladies telles que la fièvre typhoïde, le tétanos, on peut guérir et même prévenir aujourd'hui, grâce aux vaccins et aux sérums dont il fit le premier l'emploi !

Beaucoup de ces généreux bienfaiteurs de l'humanité sont morts victimes de leur dévouement. Jeune encore, Pasteur, par suite de la fatigue que lui causaient ses expériences, fut frappé d'une hémiplégie dont il souffrit le reste de sa vie. Combien d'autres ont perdu des membres et même la vie en se livrant, par exemple, à leurs travaux radiographiques ! Je citais tout à l'heure le nom du Dr Charcot, n'est-il pas mort lui aussi martyr de la science qu'il voulait perfectionner par ses explorations ?

C'est là un nouveau trait de ressemblance entre eux et les saints patrons des médecins Côme et Damien. Les guérisons surprenantes accomplies par ceux-ci, attirèrent sur eux l'attention de Lysias que les empereurs Dioclétien et Maximien avaient envoyé en Cilicie pour persécuter les chrétiens. Ce préfet païen, ayant appris que nos deux saints professaient la religion proscrite, les fit arrêter sans égard pour la guérison qu'ils avaient procurée à tant de malades et qu'il attribuait, du reste, à la magie. Il les soumit à de violentes tortures pour leur faire renier Jésus-Christ. Comme ils s'y refusaient, que les supplices ne leur causaient aucun mal, il les fit jeter à la mer. Mais un ange les en retira et les ramena sur le rivage. — Lysias commande alors de les placer dans une fournaise ardente. Dieu les préserva des flammes comme il en avait préservé jadis les trois compatriotes de Daniel. — Il les fit attacher à des croix avec ordre de les y lapider et de les percer de flèches ; mais ce fut en vain, pierres et flèches reviennent frapper ceux qui les lançaient. — Alors le cruel préfet à qui tant de prodiges auraient cependant dû ouvrir les yeux, commanda de leur trancher la tête. Et c'est ainsi que, le 27 septembre 285, ces deux charitables médecins entrèrent au ciel, glorieux martyrs, recevoir la récompense des bons soins qu'ils avaient prodigués à leurs frères. Ainsi soit-il.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus,
Patronne des Missions et missionnaires catholiques
(3 octobre)

SON ARDENTE CHARITÉ POUR LES MISSIONS ET LES MISSIONNAIRES

Mes frères,

Le 14 décembre 1927, sur la demande d'un très grand nombre d'évêques, notre Saint-Père le pape Pie XI déclarait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne principale, à l'égal de S. François Xavier, de tous les missionnaires et Missions de tout l'univers. Il accordait en même temps à la fête de cette sainte tous les droits et privilèges découlant de ce titre. Et afin de mieux préciser ceux-ci, par un nouveau Bref en date du 13 mars 1929, il prescrivait que, dans tous les pays de Mission, la fête de sainte Thérèse soit célébrée sous le rite double de première classe, avec octave par le clergé séculier, sans octave par le clergé régulier.

Cet honneur, la sainte carmélite de Lisieux l'a bien mérité. Elle aurait tant voulu être missionnaire afin d'aller évangéliser les pays infidèles, et, ne pouvant l'être, elle a tant prié pendant sa vie et tellement promis de prier au ciel pour les missionnaires et le succès de leurs travaux !

I. — *Elle puise cette charité dans sa famille*

Le zèle pour la conversion des infidèles était doublement une tradition de famille pour sainte Thérèse de Lisieux.

C'était d'abord une tradition de sa *famille religieuse.* On sait le vif désir de la future réformatrice du Carmel, sainte Thérèse d'Avila, d'aller évangéliser les Maures et comment, un jour, en compagnie d'un frère particulièrement aimé, elle quitta la maison paternelle pour se rendre en leur lointain pays et au besoin y subir le martyre. Elle ne put réaliser son héroïque projet, mais toute sa vie elle pria pour le salut des infidèles et ceux qui se dévouent à leur conversion, à tel point que l'on a pu dire que par ses prières, sans quitter son couvent, elle a converti autant de païens que son compatriote et contemporain S. François Xavier. Or ce zèle pour la propagation de la foi, la sainte fondatrice l'a transmis à ses filles et un des buts du Carmel est de prier pour tous les prêtres et spécialement pour les missionnaires et les missions.

C'était également une tradition de sa *famille humaine.* Longtemps ses parents, M. et Mme Martin, avaient demandé à Dieu, par l'intercession de S. Joseph, un « petit missionnaire ». A deux reprises ils crurent être exaucés. Une première fois ils eurent un fils qu'ils nommèrent Marie-Joseph-Louis et une seconde fois Dieu leur en envoya un autre à qui ils donnèrent les noms de Marie-Joseph-Jean-Baptiste. Malheureusement le premier mourut à l'âge de cinq mois et le second à l'âge de huit mois. Voyant que leurs désirs n'étaient pas réalisés, les pieux parents se contentèrent d'inspirer à leurs filles le zèle pour la propagation de la foi, dont ils étaient remplis eux-mêmes, et de l'exercer en priant et en faisant d'abondantes aumônes pour les missions.

Thérèse fut fidèle aux traditions de ces deux familles qui lui étaient également chères. Ecoutez-la nous dire elle-même comment elle aurait voulu y faire honneur : « Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé, sur le sol infidèle ! Mais une seule mission ne me suffirait pas, je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles. »

Elle était pleine d'admiration pour le Bienh. missionnaire martyr Jean-Théophane Vénard et elle aimait à relire sa vie. Tous les sentiments qui y sont exprimés répondaient si bien aux siens ! Une colonie sortie du Carmel de Lisieux était allée fonder le Carmel d'Hanoï. Combien Thérèse aurait voulu y être envoyée ! Mais telle n'était pas la volonté de Dieu. Il allait fournir à son zèle une autre manière de s'exercer.

II. — *Elle l'exerce pendant sa vie*

Le 15 octobre 1895 la Prieure du Carmel de Lisieux, Mère Agnès de Jésus (sa sœur Pauline), lui remit la lettre d'un séminariste demandant au Carmel de désigner une religieuse qui serait chargée de prier pour lui et les âmes qu'il évangéliserait

bientôt. C'était l'abbé Bellière, élève au Séminaire des Missions Africaines de Lyon. Mère Agnès demanda à Thérèse sa sœur d'être cette religieuse. Elle accepta de grand cœur, heureuse de participer ainsi aux travaux et aux mérites du futur apôtre. Comme au dernier moment il en coûte à celui-ci de quitter sa famille et son pays, elle l'encourage à faire ce douloureux sacrifice dont elle connaît, par expérience, l'amertume. « Jésus vous traite en privilégié, lui dit-elle ; il veut que vous commenciez dès maintenant votre mission et que par la souffrance vous sauviez les âmes. N'est-ce pas en souffrant et en mourant que lui-même a racheté le monde ? Je sais que vous aspirez au bonheur de sacrifier votre vie pour lui, mais le martyre du cœur n'est pas moins fécond que l'effusion du sang et dès maintenant ce martyre est le vôtre... »

L'année suivante, la Prieure du Carmel lui donne un second frère spirituel en la personne du P. Roulland, des Missions-Etrangères de Paris, qui va partir pour la Chine. Thérèse l'unit au premier dans ses prières et lui promet, à lui aussi, de l'aider dans ses travaux apostoliques. « Je suis vraiment heureuse, lui écrit-elle au moment de son départ pour le Su-Tchuen, de travailler avec vous au salut des âmes. C'est dans ce but que je me suis faite carmélite : *ne pouvant être missionnaire d'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence...* A votre prochaine messe, demandez à Jésus de m'embraser du feu de son amour afin que je puisse ensuite vous aider à l'allumer dans les cœurs. »

Avec quelle générosité elle s'offre à souffrir pour que ses chers missionnaires souffrent moins ! « Je voudrais que mon frère eût toujours la consolation et moi les épreuves ; c'est peut-être égoïste... Mais non, puisque ma seule arme est l'amour joint à la souffrance. » — Durant sa dernière maladie, l'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure, dans le jardin du couvent. Cette promenade lui était pénible à cause de sa faiblesse et de son essoufflement. Une après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une Sœur lui dit : « Vous feriez mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de semblables conditions, vous vous fatiguez, voilà tout. » — Et Thérèse de lui répondre : « C'est vrai, mais savez-vous ce qui me donne des forces ? Eh bien ! je marche pour un missionnaire. Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé de ses courses apostoliques, et pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Quelle générosité et quelle délicatesse ! Si ses deux frères selon la chair avaient vécu et étaient devenus missionnaires selon le vœu de leurs parents, aurait-elle pu faire davantage pour eux ?

III. — *Elle continue de l'exercer après sa mort*

La mort elle-même ne mettra pas fin à ses prières missionnaires. Elle en fait la promesse. Le 19 mars 1897, l'année même de sa mort, elle écrit au P. Roulland : « Je voudrais sauver des âmes, même après ma mort ; aussi je serais heureuse que vous disiez alors, au lieu de la prière que vous faites et qui sera pour toujours réalisée : « Mon Dieu, permettez à ma Sœur de vous faire encore aimer. » Elle demande au P. Bellière d'en faire autant et elle ajoute : « Si Jésus réalise mes pressentiments, je vous promets de rester votre petite sœur là-haut. Notre union, au lieu d'être brisée, deviendra plus intime. Alors il n'y aura plus de clôture, plus de grilles et mon âme pourra voler vers vous dans les lointaines missions. Nos rôles resteront les mêmes. A vous les armes apostoliques, à moi la prière et l'amour. »

La chère sainte a tenu sa promesse. Dès 1898, quelques mois seulement après sa mort, les *Annales de la Propagation de la Foi* enregistrent des résultats que les missionnaires disent inouïs et inespérés. Dans de nombreux villages les infidèles se présentent d'eux-mêmes pour recevoir l'instruction et le baptême. « Je puis témoigner, affirme le P. Roulland, que dans nos Missions du Japon, de la Chine et des Indes, non seulement la confiance en la sainteté et le pouvoir d'intercession de Sœur Thérèse est très répandue, mais qu'elle exerce vraiment une influence très remarquable sur la conversion des âmes et leur avancement dans la vertu. Au Japon en particulier, beaucoup de religieuses Trappistines disent qu'elles doivent leur vocation à l'action de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dont elles ont lu la vie. »

La « pluie de roses » que fait tomber du ciel la chère sainte ne tombe pas moins drue sur la terre d'Afrique où avait été envoyé le P. Bellière. Un Père Blanc ayant fait connaître la sainte à ses païens et distribué son image, les voit venir, dès lors, au catéchisme, non plus par unités mais par foules compactes, de sorte que, le dimanche, la cour de la Mission regorge de monde.

Les âmes des infidèles ne sont pas seules l'objet des faveurs de sainte Thérèse, leurs corps y ont part aussi. Combien de mourants parmi eux sont guéris après l'avoir invoquée ! L'humble Carmélite daigne même apparaître à plusieurs et leur apporter elle-même leur guérison. Comme elle l'a prédit, la clôture ni les grilles ne l'arrêtent plus et elle peut s'envoler jusque dans les plus lointaines missions y semer ses bienfaits.

Bien entendu, les missionnaires ne sont pas oubliés dans ses largesses. On sait la dévotion du P. Bourjade envers elle et comment pendant la guerre son image protégea l'avion de chasse qu'il montait et sur lequel il accomplit tant de prouesses. Elle suivit le vaillant missionnaire du Sacré-Cœur, après la guerre, jusque dans la lointaine Papouasie et l'y aida à faire une sainte mort.

En 1910 Mgr Augouard, le vaillant évêque de l'Oubanghi, était cloué sur son lit depuis trois mois par de douloureux rhumatismes. Durant ses loisirs forcés, il lut la vie de notre sainte, il en fut si édifié qu'un soir il la supplia de demander à Dieu ou sa guérison ou sa mort, ne voulant pas être plus longtemps une charge pour sa Mission. — Toutefois, ayant réfléchi pendant la nuit, il retira sa demande, et pria sainte Thérèse de guérir un de ses missionnaires qui se mourait de la maladie du sommeil. Sainte Thérèse récompensa magnifiquement cet acte d'abnégation. Dès le lendemain l'évêque était guéri, et quelques semaines plus tard le prêtre qu'on croyait perdu, l'était à son tour.

Plein de reconnaissance pour cette double faveur, Mgr Augouard voulut aller remercier sa céleste bienfaitrice à Lisieux même, et joignit avec empressement sa voix à celle de ses vénérés collègues pour demander au Saint-Siège sa béatification. Depuis que sainte Thérèse a été placée sur les autels, qu'elle a été choisie comme Patronne des Missions et des missionnaires, son action apostolique n'a fait que s'accroître. C'est à elle, sans nul doute, en même temps qu'au zèle ardent de Pie XI, que nous sommes re-

devables des progrès actuels du catholicisme dans les Missions et tout particulièrement du magnifique épanouissement du clergé indigène qui en assurera l'avenir. Aidons-le de nos prières et de nos aumônes. Donnons aux Œuvres de la *Sainte Enfance,* de la *Propagation de la foi* et de *St-Pierre Apôtre.* Contribuons à faire fleurir les « rosiers de sainte Thérèse » que cette dernière Œuvre a mise en honneur. Nous imiterons ainsi la charitable Patronne des Missions et acquerrons un droit plus grand à sa toute-puissante protection. Ainsi soit-il.

TRIDUUM A DES CONGREGANISTES SUR LA VIE CHRETIENNE

Plans d'instructions

Les Congréganistes doivent être l'élite de la paroisse, — des modèles. — Autrement elles manqueraient totalement le but de leur Association.

Pour les affermir et les instruire, nous dirons :

I. Ce qu'est la vie chrétienne ;

II. Son grand précepte : l'amour des autres ;

III. Son devoir nécessaire urgent : l'apostolat.

I

CE QU'EST LA VIE CHRÉTIENNE

I. — *En droit*

C'est un genre de vie que N.-S. a enseigné, qu'il a pratiqué lui-même et que ses fidèles doivent adopter pour être de *vrais* chrétiens.

J.-C., l'unique et infaillible Maître de l'humanité, a montré aux hommes comment ils doivent vivre ici-bas.

Un disciple est un élève qui suit la doctrine et les préceptes du maître. Cette doctrine est *une :* elle ne se partage pas : on ne choisit pas ce qui plaît, laissant ce qui ne plaît pas.

N'est vraiment chrétien que celui qui vit *toute* la doctrine et toute la morale du Christ. — Le chrétien est *un :* il ne doit pas être moitié au Christ et moitié au monde pervers ; ni être en théorie pour J.-C. et en pratique pour le règne de son ennemi. — Son intérieur et son extérieur doivent être en équilibre : *Sobrie, juste et pie vivamus :*

Le monde veut jouir sans être limité : le Christ a un autre idéal.

Le monde fait de l'égoïsme sa règle : le Christ veut la justice et la charité.

Le monde s'adore : le Christ conduit tout l'être à Dieu.

II. — *Où en êtes-vous ?*

En votre vie, n'y a-t-il pas un mélange de christianisme et de paganisme ?

Avec le culte extérieur divin, n'y a-t-il pas un culte du corps, du plaisir, de l'argent, du « moi » ?

Il s'agit d'une *vie* chrétienne. Or :

Une vie n'est pas quelque chose comme une *passivité* qui reçoit et ne donne pas, — quelque chose d'incertain qui change suivant les moments et les caprices.

C'est un mouvement d'ascension vers le ciel, — qui commence, se fortifie, se développe par les sacrements, — c'est un mouvement *de tout l'être.*

Avez-vous cette vie ? sans fausse façade et déséquilibre trompeur ?

* *

Le fondement de la vie chrétienne, c'est donc :

1° La docilité complète envers J.-C., en tout et partout.

2° La ressemblance à J.-C. qui a incarné ses enseignements, et a donné l'Evangile.

Nous avons à réfléchir. — Si vous avez à rectifier bien des manières de voir, de juger et d'agir, faites-le sincèrement, avec loyauté.

II

LE GRAND PRÉCEPTE DE LA VIE CHRÉTIENNE

Notre-Seigneur, avant de mourir, nous l'a donné : « Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. » (Jean, xv, 12).

Il dit : *Mon* commandement. Cela veut dire : toute ma loi, toute ma religion. Aimez les autres comme je vous ai aimés ; donnez comme j'ai donné; rendez service comme j'ai rendu service ; en les aimant, c'est moi que vous aimez.

I. — *C'est rationnel*

S. Paul enseigne que l'Eglise est le corps mystique du Christ. Le Christ est la tête, nous sommes les membres.

Or, dans un corps humain, les membres se connaissent, se soutiennent, se défendent, souffrent l'un pour l'autre, s'aiment. Ils sont tous unis à la tête. S'ils sont en conflit par la maladie ou une autre cause, il faut supprimer, couper, et cela nuit au corps entier.

Les chrétiens *vrais,* unis au Christ, se soutiennent, se défendent, souffrent l'un pour l'autre, s'aiment.

Si les chrétiens sont en conflit, ne s'aiment pas, cela nuit à l'Eglise.

II. — *En pratique*

En pratique, que de ruines s'accumulent à cause des luttes entre chrétiens !

Malveillance dans les jugements : passions dévoyées, — jalousie, — orgueil.

Malveillance dans les paroles : inconsidérées, — méchantes, — venimeuses.

Avec cela :

Une paroisse est divisée.

Une œuvre est impossible : elle ne rend pas.

Le bien ne se fait pas, les âmes se perdent.

C'est le gros obstacle à la Rédemption. C'est grave.

N'est-ce pas fréquent entre jeunes filles ? C'est un malheur qui peut avoir de grosses conséquences.

* *

Pratique. — Relire et méditer la parabole de la poutre et de la paille. — Relire cette page d'Evangile : « Si vous avez une offrande à faire devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. »

Etre sévère pour soi, conciliant pour les autres.

Penser un peu au règne du Christ.

III

VIE CHRÉTIENNE : DEVOIR D'APOSTOLAT

Le vrai chrétien *suit* le Christ, son modèle. Il l'imite franchement, loyalement. Il organise sa vie pour y mettre le Christ.

Or le Christ n'a qu'un but : sauver les âmes. —

Le chrétien n'aura qu'une passion : sauver des âmes. — C'est l'apostolat.

I. — *Il est nécessaire*

1. Comment être au Christ sans penser aux âmes ?

Comment l'aimer sans vouloir le faire aimer ? La charité n'a que le souci de donner des âmes à Jésus.

Comment le servir loyalement sans chercher à ce que d'autres le servent ?

La grande souffrance du vrai chrétien, c'est la perte des âmes.

Toute prière égoïste est stérile. — La vie sans apostolat est vide.

2. Jésus s'est fait tout à tous : mangeant avec les pécheurs, cherchant les contacts pour enseigner, aimant et bon au delà de toute expression, pour sauver !

Sa vie, sa mort, son Eucharistie, c'est l'apostolat des âmes.

3. Le Pape veut l'Action Catholique : c'est l'apostolat pratiqué dans tous les milieux par les chrétiens. — C'est, pour tous, obligatoire.

II. — *Urgent*

La Rédemption appelle. — Les âmes se perdent. — Si les chrétiens n'obéissent pas, c'est le paganisme et l'athéisme violent qui envahit.

Ecoutez le grand appel du Christ. Il nous permet de l'aider. Immense honneur ; devoir sacré.

* *

Pratique. — Y réfléchir. — Prier. — S'y mettre.

Se servir de ses talents, de ses paroles, de ses actes, des services à rendre.

Etre de parfaits instruments : sans défauts non combattus, sans fêlures, sans arrière-pensée.

Acquérir pour donner.

Etre lumineuses pour bien éclairer. — Porteuses de salut.

Marie modèle : Elle a donné Jésus. — Elle l'a aimé et rayonné. — Ne jamais vivre sans elle.

ALLOCUTION POUR DES FUNERAILLES

Pour les funérailles de M. le chanoine Delanne, Curé-Doyen d'Arc-en-Barrois, le 20 juin 1933 [1]

PRÉPARATION ET EXERCICE DE L'APOSTOLAT

Et vos estote parati.
Vous aussi soyez prêts !
(S. Luc, XII, 40).

Excellence [2],
Vénérés confrères,
Mes frères,

Le prêtre dont nous entourons la dépouille mortelle de nos religieux et suprêmes hommages ne me pardonnerait pas de monter dans cette chaire à seule fin de prononcer son éloge funèbre. Sa foi était trop vive et partant son humilité trop sincère, sa docilité aux directions de l'Eglise était trop complète pour qu'il ne répugnât point à la glorification, dans le lieu saint, par des lèvres humaines, de ses cendres à peine refroidies. Mais ce qu'il ne saurait me défendre, c'est de fixer en quelques mots, pour notre commune édification, la leçon de son trépas, les enseignements de sa vie ; ce qu'il m'interdirait moins encore, c'est de faire appel, en faveur de son âme, à vos suffrages pieux.

C'est pour cela que, sur votre invitation, Monseigneur, je prends la parole. Souffrez que j'en use d'abord pour exprimer ce que votre présence ici atteste éloquemment : en quelle haute estime vous teniez le Doyen d'Arc, combien vous prisiez en lui l'ouverture de l'esprit, développée par une large culture, la fermeté du caractère, l'admirable dignité de vie sacerdotale, un zèle pastoral où la fidélité aux traditions n'excluait point l'intelligence des besoins nouveaux et des adaptations qu'ils réclament, le respect, la docilité, l'attachement à l'endroit de la hiérarchie, et, par dessus tout, la foi profonde et aimante, qui vivifiait ces mérites et ces dons. C'est tout cet ensemble qu'il vous a plu de mettre en relief quand, aux veilles de la Noël 1930, vous confériez à M. l'abbé Delanne la dignité de Chanoine honoraire de votre Cathédrale. La même estime affectueuse vous a conduit ici pour unir votre sympathie douloureuse au deuil de la famille, de la paroisse, des condisciples, des amis, des confrères du Doyenné. Pour cette démarche, dont nous sentons le prix, souffrez, Excellence, qu'au nom de tous, je vous remercie.

* *

« *Et vos estote parati.* Et vous aussi soyez prêts, car le Fils de l'Homme viendra à l'heure où vous n'y pensez pas ! » Telle est la leçon qui se dégage, plus ou moins, de tout trépas. Pour attendue que la mort puisse être pour l'entourage, elle ménage communément à sa victime quelque surprise. Mais le décès qui nous endeuille souligne avec une particulière éloquence la recommandation du Maître. Quand, après une journée de labeurs apostoliques, M. le chanoine Delanne gagnait samedi soir son lit de repos, il ne pensait pas qu'avant l'aube il aurait comparu devant le Souverain Juge.

Subite, ou à peu près, la mort ne fut pourtant pas pour lui imprévue ; il était prêt à la recevoir. A son exemple, soyons, nous aussi, toujours prêts à comparaître devant Dieu. C'est la grande leçon que, par sa soudaineté, nous donne ce trépas.

Mais comment être prêts ? La vie que cette mort couronne nous l'apprend. En accomplissant en toute conscience, avec une fidélité courageuse, le devoir de chaque jour, tel qu'il résulte pour chacun de nous de notre mission providentielle. C'est, du reste, l'enseignement formel de Jésus. La parole *Estote parati* forme, dans l'Evangile, la conclusion d'un double trait imagé : la parabole des serviteurs attendant le retour du Maître, et le symbole du Père de famille menacé des surprises du voleur. Après l'avoir entendue, S. Pierre demanda : « Est-ce pour nous seuls que vous dites cette parabole ou pour les autres aussi ? » Et le Sauveur de repartir : « Quel est, à ton jugement, l'économe dont le Maître a escompté la fidélité prudente pour lui confier le soin de distribuer aux autres serviteurs, en temps voulu, la ration de chaque jour ? » N'est-ce pas toi, Pierre, futur chef de l'Eglise, et quiconque sera, comme toi, dépositaire de l'autorité ou d'une supériorité sociale? Eh bien ! « heureux le serviteur que le Maître, à son arrivée, trouvera occupé de la sorte, » accomplissant sa mission ! *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus, invenerit ita facientem.* (Luc, XII, 43).

Parole singulièrement consolante en face de ce cercueil ! Car la mort a surpris M. le chanoine Delanne dans l'accomplissement de la mission qu'il avait reçue de Dieu, l'apostolat sacerdotal, auquel il

[1] Prononcé par Mgr Moissonnier, Vicaire général de Langres.

[2] Mgr Fillon, alors évêque de Langres.

s'est livré en toute conscience comme il s'y était préparé.

* *

Marcel Delanne naquit, le 3 novembre 1861, à Baissey, d'une de ces familles de terriens qui formaient jadis la pépinière normale du sacerdoce. De son sol et de sa race il reçut un large patrimoine de foi et d'honnêteté chrétienne. Dieu y joignit une intelligence ouverte et curieuse, un caractère ferme, une volonté énergique, des dispositions pieuses. L'épreuve devait y ajouter bientôt, si je ne m'abuse, une gravité précoce. Privé de sa mère, d'abord, puis de son père, à la suite de la guerre de 1870, l'enfant fut recueilli, avec sa sœur, par un oncle et une tante. Quelque dévouement que ménageât aux orphelins le foyer d'adoption, ils ne pouvaient y goûter les délicates tendresses qu'inspire l'immédiate communauté du sang. En cette carence, leur affection fraternelle s'aviva ; elle devait non seulement unir leurs destinées, mais fondre leurs âmes en une intimité que la mort même ne saura point rompre.

La paroisse de Baissey avait alors à sa tête un prêtre de haute valeur, M. l'abbé Nicolas Jaugey, le futur archiprêtre de Wassy. Il discerna l'enfant, l'initia aux rudiments des langues classiques et l'envoya comme élève à la Maîtrise de Langres. Cette école cléricale et artistique était alors en pleine prospérité. Le jeune Delanne y reçut, avec une forte culture littéraire, l'intelligence et le goût de la vraie musique religieuse. Il devait les utiliser, plus tard, comme le charme de sa voix, toujours très juste et jadis puissante, pour la beauté des cérémonies liturgiques.

En octobre 1880, l'abbé Marcel Delanne — il avait été tonsuré au cours de ses humanités — entrait au Grand Séminaire. Il y fit de solides études théologiques. Il sut — et le trait vaut d'être noté — s'assimiler l'enseignement des maîtres et le transformer en connaissances vraiment personnelles. Il eut, dès lors, des idées. A les exposer, à les défendre, il apportait cette ténacité que la conviction engendre et qui s'alliait naturellement à la fermeté de son caractère. Sa piété, forte et virile, se traduisait notamment par une observation quasi scrupuleuse du règlement, et en vacances, par une conduite irréprochable, « *disciplinæ observantissimus, irreprehensibilis* », comme portent ses notes. L'abbé Marcel Delanne devait garder à ses maîtres du Grand Séminaire et à leur enseignement une reconnaissance et un attachement fidèles. Volontiers il eût souscrit pour sa part à cette parole d'un de ses condisciples, un peu plus jeune : « C'est à la théologie de Mgr Perriot que je dois le vrai culte que j'ai pour la Tradition, mon amour pour la Sainte Eglise et mon désir de lui obéir filialement en toutes choses et dans les moindres détails. »

Le 30 mai 1885, l'abbé Delanne fut ordonné prêtre, par Mgr Larue [1]. Quatorze confrères reçurent avec lui l'onction sacerdotale ; sept autres devaient, quelques mois plus tard, monter pareillement à l'autel. 22 prêtres en une même année ! Qui nous rendra une ombre au moins de cette consolante fécondité ?... Vous, m. f., laissez-moi l'espérer de votre foi, de votre générosité.

Au début de juillet, le jeune prêtre était nommé vicaire à Eclaron. Dans ce petit Versailles hautmarnais, à l'école de l'abbé de Cournon, le fils du Plateau langrois acquit cette urbanité sans apprêts qui devait caractériser ses relations, cette dignité de ton et de manières où la simplicité s'alliait à la distinction. La Providence le préparait ainsi à son ministère futur, à Cirey d'abord, puis et surtout dans votre petite ville, où l'élément rural, la bourgeoisie administrative, l'élite aristocratique qui gravitait autour de la Maison de France se coudoyaient jusqu'à ces derniers temps.

Deux ans plus tard, le 1er juillet 1887, le vicaire d'Eclaron devenait curé d'Arnancourt. Il n'y resta que quelques années ; mais son souvenir y vit encore : nous le constations lors d'une récente visite à cette paroisse, dans la tournée de Confirmation. Le 18 décembre 1892, l'abbé Delanne était transféré à Cirey-sur-Blaise ; il devait y rester près de vingt ans.

Le nouveau curé arrivait à la maturité de l'âge, à l'époque où déjà l'expérience complète et, au besoin, rectifie certaines données des connaissances purement livresques. Son ministère à Cirey fut une période de plein rendement ; ce fut aussi la phase militante de sa vie.

La Providence l'avait fait curé, c'est-à-dire prêtre et pasteur, homme de Dieu, homme de ses frères. Curé, il eut à cœur, autant que l'humaine faiblesse le peut permettre, de l'être pleinement. Union à Dieu par une vie intérieure régulière, offrande du divin Sacrifice et prière liturgique, dispensation de la parole divine et des sacrements, vigilance sur ses ouailles, visite des malades... ; les devoirs divers de sa charge, les aspects multiples de son ministère lui apparurent tous sous le signe du devoir, partant, de la volonté divine. Il apporta dans leur accomplissement intégral toute sa conscience, une fidélité courageuse. Mais, si je ne me trompe, la formation religieuse des intelligences fut l'objet principal de ses préoccupations. Jésus s'est dit « la Voie, la Vérité et la Vie. » Cette vérité vivifiante, l'abbé Delanne eut à cœur de l'implanter dans l'âme de ses ouailles, de l'y enraciner profondément, assuré qu'un jour ou l'autre elle porterait ses fruits. De là son souci des catéchismes et ses exigences salutaires pour leur fréquentation ; de là le soin qu'il apportait à la préparation de ses instructions, leur caractère doctrinal et leur solidité ; de là pareillement sa préoccupation de se tenir personnellement au courant des progrès des sciences sacrées et du mouvement général des idées.

Ainsi orienté, son esprit ne pouvait manquer de comprendre l'importance de la presse. Constatant l'emprise néfaste du mauvais journal sur les âmes, il se fit l'apôtre du bon. Durant de longues années, — il devait continuer encore quelque temps à Arc, — il fut le collaborateur assidu de la *Croix de la Haute-Marne*. Il ne se bornait pas à lui fournir des informations ; il lui donnait des articles de fond, traitant volontiers des sujets d'histoire, ne dédaignant pas la polémique pour la défense des idées saines et surtout de la religion et de l'Eglise. Sans avoir l'élégante facilité et le brio propres au curé de Louvemont [1], sa plume était de bonne trempe, au besoin acérée. Mais s'il avait la vaillance des preux, il en gardait la noblesse ; son arme n'atteignit jamais l'homme que pour frapper en lui l'erreur. De la collaboration il ne séparait pas le souci de la propagande. Assidu aux réunions des amis du journal, il apportait dans leurs conseils d'utiles suggestions.

[1] Celui-ci avait succédé en 1884 à Mgr Bouange.

[1] M. le chanoine Rondot (voir l'*Ami* du 7 janvier 1926).